io

6
LE QUOTIDIEN DU FESTIVAL IN / OFF

Numéro 6 / Andreas — Lavelli — Le Poisson combattant — Buffle!
Désertion (Jour 0) — Anne Bourgeois — Cour d'honneur — Lettre à Sylvie V.

© Charles Lopez

— FOCUS —
ANDREAS

J'ÉTAIS SÛR QUE VOUS ALLIEZ VENIR

— par Frère Charles —

Au cloître des Célestins, entre deux platanes centenaires, file, comme un rideau ou un voile, une grille d'où les arcades dans l'ombre émergent à peine. Limite perméable qui devine et masque le rêve et le réel, le corps vivant ou son double possible. À l'avant, un bois plus fragile, quelques palettes de pin jaune, souffre, figure l'espace : le décor est planté.

Première impression d'Avignon, première pièce pour le jeune architecte et religieux dominicain que je suis. Un plateau d'abord, dans l'intérieur ouvert, tenu par la pierre et le feuillage sombre.
Je me suis senti accueilli.
« Ah ! Vous voici. J'étais à peu près sûr que vous alliez venir », lance l'Inconnu à la Dame, qui entre à l'instant. Voici l'Inconnu, l'homme, celui que l'on appellera Andreas, et celle qu'il appellera Ève, alors qu'elle aime à être Marie. La Dame porte en elle les deux figures de la femme, de l'Ancien et du Nouveau Testament, du jardin de la Genèse à la maison de l'Annonciation, de l'histoire qui commence à l'histoire toute nouvelle. « Je vous salue Marie. » Andreas, l'écrivain en panne d'inspiration, est en mal d'existence. Il arrache à sa famille, à son mari et à sa fille celle qui pourrait être signe de malédiction et se révélera pourtant source de bénédiction. La Bible offrant à la fois le Deutéronome et ses paroles tranchantes et les doux versets comme un baume sur les plaies, le travail d'écriture d'Andreas ne peut être repris que par le travail de l'Écriture : emprunter les mots, prendre la Parole, travail d'enfantement.

> **Il faut se résigner à être plus ou moins dupe si l'on veut vivre**

Errant entre la fantasmagorie nordique des trolls, sorcières et loups-garous et une possible rédemption, Andreas, de chambres en maisons, d'hospices de charité en hôtels-Dieu pour aliénés – un couvent ? – finira, genoux fléchis, face au crucifix. Chute et relèvement, comme un autre chemin de Damas, pour cet autre saint Paul.
Réécriture de la pièce de Strindberg de 1898 « Le Chemin de Damas », l'œuvre de Jonathan Châtel expose à nouveau cette fascinante figure de Paul, source constante d'inspiration pour nos contemporains, d'Alain Badiou à Emmanuel Carrère. La conversion de l'apôtre répond à l'affirmation fatale du premier acte : « Il faut se résigner à être plus ou moins dupe si l'on veut vivre. » La vérité, elle, dessille les yeux des duperies que l'on se tend à soi-même. Elle met au jour ce qui en réalité nous fait boiter. L'Inconnu était blessé, une écharde à la hanche croit-il, mais sans doute plus profonde. Dans le tableau final, un caillou blanc – scrupulum – s'échappe de la chaussure : le scrupule est ôté. La vérité donne la vie. L'homme peut de nouveau marcher, prendre une direction et tracer sur la page blanche les mots qui ont du sens.
« Est-ce que tu pourrais redevenir un enfant ? » a demandé la Dame. Il y a deux mille ans, à Celui qui est la Parole, on disait : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? » Andreas vit une nouvelle naissance, un engendrement d'en haut qui le ramène à la vie. Celui qui est la Parole répondait : « À moins de naître d'en haut, on ne peut voir le royaume de Dieu. » Andreas. Son nom vraiment lui appartient, car il l'assume désormais.
« Ah ! Vous voici. J'étais à peu près sûr que vous alliez venir. »
C'était pour moi. Et c'est peut-être pour vous.

NE LEUR PARDONNEZ PAS, ILS SAVENT CE QU'ILS FONT !

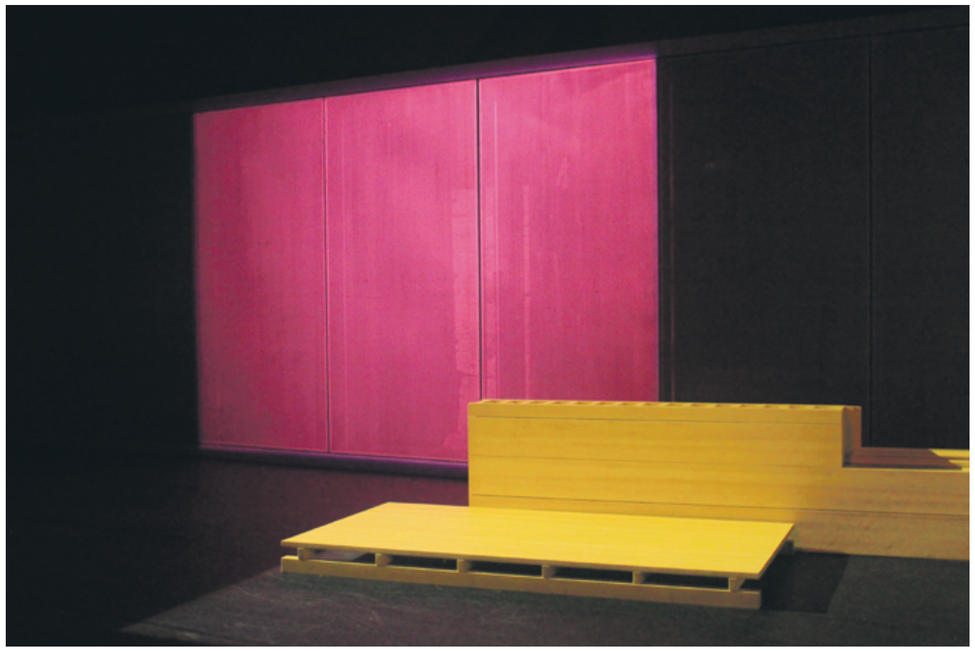
— par Olivier Lecomte —

Jonathan Châtel, Thierry Raynaud, Nathalie Richard et Pierre Baux nous entraînent brillamment dans les tourments d'une âme face à sa conscience et aux injonctions sociales.

Qui est-il, cet écrivain à succès tombé en disgrâce à cause de son dernier ouvrage – dont la thèse ne sera jamais exposée, laissant planer le mystère d'une transgression passée ? Ce livre, dont il défend l'accès à la Dame comme Barbe-Bleue à la chambre secrète, de quel péché originel est-il le nom ? De quel Éden l'auteur a-t-il été expulsé au point de voir anéantir toute capacité à créer de nouveau, l'asséchant de lui-même ? Les personnages rencontrés n'existent-ils que dans l'inconscient de l'Inconnu ?
« Le Chemin de Damas » est assurément rempli de références autobiographiques d'August Strindberg : sa relation aux femmes – il a déjà divorcé deux fois lorsqu'il l'écrit ; ses évolutions religieuses et métaphysiques – il se définira lui-même, selon les périodes, comme luthérien, socialiste, nihiliste, déiste, athée… ; les difficultés financières de ses débuts ; ses détresses psychiques de la décennie 1890-1900… Mais l'œuvre qui en résulte n'en rencontre pas moins l'universel humain.
Strindberg et ses personnages sont le reflet tout autant des grands combats politiques et sociaux de la fin du xixe siècle que de l'oppressante présence de la religion et de la morale dans le protestantisme nordique.

> **L'œuvre qui en résulte n'en rencontre pas moins l'universel humain**

La mise en scène subtile de Jonathan Châtel, son décor dépouillé, radeau surgi au beau milieu du cloître des Célestins qu'un habile éclairage fait balancer entre ombre et lumière, s'unissent pour faire éclore tour à tour, comme diffractés par les oscillations frémissantes d'un prisme psychique, les conflits et culpabilités qui hantent l'Inconnu, auquel Thierry Raynaud prête son corps. Plus encore, on discerne dans cette mosaïque les échos d'auteurs et personnages contemporains de l'auteur : on songe à Dostoïevski, Tchekhov, Ibsen bien sûr, mais aussi à Ordet, et l'on imagine que l'enfance du tandem Inconnu/Strindberg a rencontré les sévérités extrêmes si terriblement exposées dans l'éblouissant « Ruban blanc » de Haneke.
Le mérite de l'adaptation de Jonathan Châtel est qu'elle ne tranche rien, qu'elle laisse le spectateur spéculer. Ainsi, la chute de l'Inconnu pourra être déconstruite comme le produit d'un désordre psychanalytique créé par le lien problématique à la femme-mère, tout autant que sa relégation, tel le « herem » qui frappe Spinoza, pourrait être la sanction d'un abus de liberté, que condamne la société imprégnée de morale luthérienne alors en butte avec le nihilisme rampant. Les éternels tiraillements humains entre liberté et obéissance, transgression et punition imprègnent le texte et les personnages. Plus que la conversion de Saul en Paul des Actes des Apôtres, ce sont ici la nécessité, la possibilité et les moyens de la rédemption qui sont questionnés. La réticence de l'Inconnu à s'agenouiller devant la Mère et le Très-Haut alors qu'il est en proie aux pires tourments est-elle l'ultime sursaut d'orgueil du pécheur, ou au contraire le baroud d'honneur d'un esprit libre sur le bûcher, quand il réalise que l'idée même de rédemption est réactionnaire puisqu'elle suppose qu'il y a bien eu faute ou péché ? Et si le « socialiste » Strindberg nous interpellait à travers les époques pour dénoncer une illusion commode : la croyance n'est-elle qu'un placebo destiné à juguler les angoisses et à rétablir l'ordre ? Tout système social, politique ou religieux ne voit-il pas une menace dans l'exercice de la liberté, jusqu'à suggérer que celle-ci doit être « encadrée », afin, au choix, de protéger les âmes ou de prévenir des attentats terroristes ?



© DR

IN **ANDREAS** D'APRÈS *LE CHEMIN DE DAMAS* D'AUGUST STRINDBERG — MISE EN SCÈNE JONATHAN CHÂTEL
5 > 11 JUILLET 2015 À 22H — **CLOÎTRE DES CÉLESTINS**

COULISSES

Emmanuelle Ossena, directrice de production, me décrit sa mission auprès des artistes et l'aventure du IN avec Jonathan Châtel. Elle a un abord doux et méticuleux. Lors de notre rencontre à la conférence de presse du festival, le récit de son aventure avec Jonathan Châtel m'a convaincue du rôle central qu'elle avait eu dans cette histoire théâtrale fulgurante.
« Cela fait cinq ans seulement que Charlotte Pesle Béal et moi avons monté notre bureau de production, Epoq Productions. Nous faisons de la direction de production, de la diffusion et de l'administration pour des compagnies ayant des niveaux de parcours et de développement très différents. Nous collaborons également avec des structures. C'est un métier à géométrie variable en fonction des besoins de l'artiste qu'on a choisi d'accompagner. On ne travaille pas de la même manière avec un Jonathan Châtel, dont la compagnie [ELK] existe depuis trois ans et dont ce n'est que la deuxième mise en scène, et un Marcial Di Fonzo Bo, dont le collectif [le Théâtre des Lucioles] est conventionné et doté d'une administration permanente. Notre mission est de nous adapter aux besoins de l'artiste à l'endroit où il est, de ne pas fonctionner sur un systématisme.
Quand on a créé ce bureau, on avait vingt ans d'expérience dans le spectacle vivant, avec deux parcours différents. Charlotte a commencé sa carrière en technique puis a fait une formation en administration, tandis que j'ai un parcours en secrétariat général dans des scènes nationales et des centres dramatiques. C'est en 1991 que j'ai décidé de me consacrer au théâtre public. J'ai eu des postes en direction de communication, relations publiques, secrétariat général. On forme un tandem très complémentaire. Avec les artistes, on mène une réflexion sur le long terme, c'est une vraie collaboration, qui se construit, se mûrit, dans un moment difficile pour la culture et la société en général. À l'origine, il y a une rencontre, un désir artistique partagé. »

Un homme et un univers à défendre
« Jonathan, j'ai entendu parler de lui à l'époque de sa première mise en scène, le "Petit Eyolf" de Henrik Ibsen. Quand j'ai vu son spectacle au festival Impatience en juin 2012, j'ai eu un vrai coup de cœur pour ce travail. Ensuite, je l'ai rencontré et j'ai été profondément touchée par cet artiste, je me suis dit que là, il y avait un homme et un univers à défendre. C'est une toute jeune compagnie, qui démarre à peine !
Le choix de faire ce spectacle en création à Avignon sur une deuxième mise en scène est un pari monstrueux ! Toute l'équipe est en ébullition. Avignon est un endroit où tout est démultiplié par dix, et les réactions positives ou négatives prennent des proportions qu'elles n'auraient jamais eues dans un autre contexte. C'est un endroit de visibilité très important, et donc un moment capital pour les compagnies qui ont parfois du mal à faire venir les professionnels du spectacle. Là, on ne pourra pas dire que les gens n'ont pas vu "Andreas". Maintenant, on réfléchit à une reprise du "Petit Eyolf", que, finalement, peu de gens ont vu.
Ma collaboratrice et moi avons loué un petit appartement en plein centre, ce qui nous permet d'être sur le qui-vive, car nous nous occupons aussi du spectacle de la troupe Winter Family à la chartreuse de Villeneuve.
Mon Avignon, c'est Lupa et Ostermeier en priorité. Tant que le spectacle se joue, je ne verrai pas grand-chose d'autre. J'irai voir le Py aussi, car je trouve que la moindre des choses quand on est invité à un festival, c'est de voir la création du "patron". Je viens depuis vingt ans et c'est un festival que j'adore. Le OFF ? C'est une grosse foire, à prendre ou à laisser. J'ai des amis qui y jouent donc je vais y aller, mais sinon le programme est compliqué à décortiquer. Votre journal va m'aiguiller ! C'est gentil de parler des fourmis. »

Propos recueillis par Pénélope Patrix.

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUVRES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
vendredi 10 juillet 2015

REGARDS

OFF DÉSERTION (JOUR 0)

DE JULIEN ALLOUF, CLÉMENT BONDU
4 > 25 JUILLET 2015 À 12H — **LE GRENIER À SEL**

TRISTESSE ET SOLITUDE
— par Audrey Natalizi —

L'homme est allongé torse nu, sur un matelas à même le sol, les bras en croix. Une figure christique enfermée dans une chambre sordide. On ressent la chaleur qui doit régner dans ce lieu, on partage son étouffement, l'angoisse de cet enfermement. Hors champ, une voix à la sonorité grave nous livre des confidences comme extraites d'un journal intime. Ce n'est que bien plus tard que l'homme en scène se mettra à parler lui aussi.
Le récit est un peu abstrait de prime abord. Deux voix qui se mêlent pour deux textes, écrits en parallèle lors d'un voyage au Proche-Orient, entre Israël et les territoires occupés. L'un, issu de la plume de Julien Allouf, raconte une fuite, un exil à Tel Aviv, probablement lié à un amour contrarié : c'est « Jour 0 ». L'autre, « Désertion », écrit par Clément Bondu sur le modèle de la Genèse, nous conte les six premiers jours du monde. Une version dans laquelle Dieu, totalement abattu, ne crée rien du tout. Point commun de ces deux récits : le désespoir et le vide de l'existence. Une vision désabusée du monde livrée sur fond de musique rock – jouée en live – renforçant encore cette sensation de désespoir.
C'est sombre, très sombre ! On est déstabilisé par cette forme théâtrale peu ordinaire. Est-ce un récit, un concert de rock, un spectacle musical ? Qu'importe, la fascination s'empare de nous au final. Les mots, soigneusement choisis, sonnent juste et trouvent un écho en nous. Le tempo et la diction de Clément Bondu, ses gestes lents et saccadés derrière son micro au milieu de la scène ont un effet hypnotique. « Désertion (Jour 0) » résonne comme un cri de douleur, un appel au secours, mais s'achève toutefois sur une note d'espérance.

ROCK IS ALIVE
— par Sébastien Descours —

Un homme est allongé en croix sur des draps blancs immaculés. On suppose une chaleur moite, un ennui tenace, une désespérance inconnue.
Le lieu : Tel Aviv. Mais aussi Ramallah. Et Paris. Pourquoi pas après tout. L'ennui n'a ni temps ni frontière. Mais le lieu n'est pas anodin en ce début de siècle.
Le temps : celui de cet homme, rotant de mauvaises bières, se filmant soi-même dans une tentative masturbatoire aux fins de casser la boucle de cette solitude complaisante. Là où l'on attend au moins Tanner et sa « ville blanche », là où Ibrahim Maalouf sait nous prendre le cœur par le haut pour Beyrouth assiégé, là, il y a sur scène un faux romantique concentré sur son seul désespoir vague. Une overdose de psychanalyse, soi, soi, soi. Autocélébration de son propre vide. C'est chiant comme la visite d'un musée de province tenu par des conservateurs taiseux guidant un collège de boutonneux fessebookés.
Dieu (qui est mort certes mais à qui il reste de beaux attributs qu'il déverse dans l'énergie du rock) intervient alors, inondant la salle de riffs rageurs et sonores. Tant et si bien que les deux seules petites vieilles du second rang s'enfuient précipitamment, effrayées par cette détonation d'armes lourdes.
Enfin ! Car dès lors on retrouve, pour évacuer la béance du propos lénifiant des débuts, les accents désespérés d'un Cantat meilleure période de Noir Désir. Lourd, romantique vraiment, rageur et sombre, ce contrepoint renvoie la légèreté insupportable du marmiton des sentiments à son bac à sable et le vrai propos surgit : Dieu souhaitera-t-il encore naître ? Servi par une voix splendide, des musiciens jetant des accords lancinants, l'esprit reprend pied dans une énergie qui fleure bon l'humanité et le fuck, death, and void. Il était temps.
C'est donc un spectacle où clairement il faut arriver en retard, Dieu vous attendra pour mourir.

OFF ON NE L'ATTENDAIT PAS !

DE STIG LARSSON — MISE EN SCÈNE DE JORGE LAVELLI
4 > 26 JUILLET 2015 À 20H — **PRÉSENCE PASTEUR**

SCÈNES PRIMITIVES
— par Célia Sadai—

La « première fois », c'est un tabou au Festival d'Avignon. Le « premier Castellucci », le « premier Ostermeier » ou le « premier Nordey ». Dire que c'est la première fois, c'est dire qu'on ne connaît pas et s'entendre renvoyer inlassablement la même phrase :
« Sérieux, tu connais pas ?
– Euh, bah ouais, sérieux. »
Alors sérieux, aujourd'hui, c'était ma première fois avec Jorge Lavelli, autour du spectacle « On ne l'attendait pas », joué à Présence Pasteur, puis autour d'une bouteille d'eau, au bar de Présence Pasteur.
Et ce metteur en scène consacré, Argentin de France né en 1932, n'a jamais cessé de vivre des premières fois.
Une première programmation dans le OFF en 2015 qui le ramène à ses premières fois dans le IN en 1967 aux côtés de son ami Jean Vilar, au temps d'un compagnonnage où tous les rôles étaient confondus, loin du théâtre bourgeois. Pour Jorge Lavelli, passer de la Cour d'honneur à Présence Pasteur, c'est avant tout une affaire de géométrie de la scène.
Une première traduction du texte du Suédois Stig Larsson (en 2003) par Jacques Robnard, l'ami de Lavelli qui l'accompagne dans la création du spectacle avec le même souci d'éclairer, d'expérimenter, sans jamais expliquer.
Une première présentation au public avec des comédiens recrutés au « JTN » qu'il a fallu déconditionner de la « corruption de la télévision et des écoles de théâtre » en privilégiant un « travail antinaturaliste » et « un jeu imaginatif où il faut payer de sa propre personne ».
Une première interprétation nourrie de mes dernières « premières fois » : mon premier Pixar (« Vice-versa ») et ma première séance de psychanalyse. Alors, « On ne l'attendait pas », « ça parle de quoi ? ». « C'est la déconstruction symboliste et poétique du tabou œdipien. » En gros, ça parle.

MYSTICO-LOUFOQUE
— par Christophe Candoni —

Un grand maître de la scène théâtrale est présent cet été dans le festival OFF d'Avignon. Jorge Lavelli, qui tout au long de sa riche carrière n'a cessé de mettre en scène les auteurs de son temps, et pas les moindres, puisqu'il s'est agi de Handke, Pinter, Copi, Norén, Berkoff, Arrabal… monte et fait découvrir une très étrange pièce du dramaturge suédois peu connu en France Stig Larsson. « On ne l'attendait pas » raconte le retour d'un père dans son foyer après une longue période de retraite passée on ne sait où, peut-être une île lointaine et exotique. Agité, tremblant de tous ses membres, il est recueilli par sa femme, qui a perdu la vue, et sa fille, sur le point d'être demandée en mariage. Il renoue avec sa famille en tentant de recomposer son passé.
Lavelli laisse partir la pièce dans des directions incertaines sans chercher à tout comprendre et à expliquer les nombreuses énigmes qu'elle recèle. Le canevas pourrait être celui d'un drame de salon traditionnel au départ, mais il dérape vite vers le conte mystico-loufoque, puisque s'ajoutent aux bribes de souvenirs apparemment véridiques des visions hallucinées et des divagations fantasmatiques. C'est à la fois drôle, délirant, tendu, violent et dérangeant. Les quatre jeunes et talentueux comédiens ne manquent pas de conviction pour défendre le texte et épousent le code de jeu vers lequel ils sont dirigés, à savoir quelque chose de complètement déréalisé, de beaucoup plus bouillant et pulsionnel que ce que l'on propose habituellement dans le répertoire nordique, toujours cantonné aux clichés du naturalisme analytique et à la froideur cérébrale. L'ensemble paraît néanmoins trop théâtral, un peu trop outré. Si dans son propos la pièce parfois échappe, dans sa représentation elle passe trop en force.

OFF LE POISSON COMBATTANT

TEXTE ET MISE EN SCÈNE FABRICE MELQUIOT
4 > 26 JUILLET 2015 À 19H15 — **THÉÂTRE GIRASOLE**

PÊCHE MIRACULEUSE
— par Bernard Serf —

Une des plus belles affiches d'Avignon, un carré de soie bleue, trop souvent égaré au milieu d'immondices criardes aux titres racoleurs et qui finiront heureusement, après quelques jours de festival et de mistral, là où est leur vraie place : dans le caniveau.
Plaisir de l'œil avant tout, titre énigmatique… On se laisse aller au lieu de la représentation, et arrivé sur place on se dit qu'on a eu peut-être raison, et qu'un poisson, fût-il combattant, a toute sa place dans un théâtre nommé « Girasole »…
Une heure et demie après, on remercie (pour une fois) son intuition, puisque l'on vient d'assister à l'un des plus beaux ovnis d'Avignon.
L'argument pourtant n'a rien d'original : un homme est quitté par sa femme. Il lui laisse la maison, la petite… D'autres avec les mêmes ingrédients auraient fait une bouse garantie, un étron pur jus (j'ai les noms et les adresses, mais je ne vais tout de même pas inaugurer, moins d'une semaine après l'ouverture des festivités, une carrière de délateur !).
Seulement voilà ! L'histoire nous est contée par Fabrice Melquiot !
Et croyez-moi : cet homme-là connaît son affaire ! Ces dames et ces messieurs du Quai Conti ne s'y sont d'ailleurs pas trompés, puisqu'en 2006 ils lui ont décerné le prix Théâtre de l'Académie française ! Ils ont eu du nez, ce jour-là, les « immortels » !
Faut dire qu'il aurait fallu être un peu bas du bulbe pour passer à côté d'un tel style : c'est vif, enlevé, abrasif, urticant.
L'auteur a compris (c'est même pour cela que c'est un auteur) qu'il ne suffisait pas de se rouler par terre en hurlant « Aïe, aïe, aïe, j'ai mal, bon Dieu, qu'est-ce que j'ai mal ! » pour nous emporter sur sa mer de douleurs !
Le comédien ? Il me faudrait le double de signes pour vous dire tout le bien que j'en pense ! Et tout pareil pour la mise en scène, de l'auteur !
Quant au poisson, me direz-vous ? Croyez-moi, ce n'est pas un poisson d'avril !

TEMPÊTE SOUS UN CRÂNE
— par Orlane —

Nous sommes là au cœur d'une séparation, d'un arrachement. Tout commence par une phrase prononcée par la femme, ancien amour désormais contingent, et que l'on a renommée « Aquoibon ». « J'aimerais que tu partes demain. » Dès lors, tout s'enchaîne. D'abord expliquer à sa fille, tant bien que mal (« Sans m'accabler, sans t'accabler »), son départ. Expliquer aussi la disparition de son compagnon, le poisson combattant, retrouvé hors de son bocal au petit matin.
Commence ainsi le voyage, presque initiatique, de cet homme perdu par la vie et n'ayant pour guide que ce poisson combattant, relique d'un bonheur passé. Son voyage n'aura plus qu'un seul but, trouver le lieu idéal où il pourra, enfin, reposer. Et tout au long du chemin, vécu comme un retour à l'enfance, s'enchaîneront les rencontres, réelles et fictives à la fois.
Si Robert Bouvier est seul sur scène, c'est tout un monde qu'il fait naître autour de lui. Dans ce décor de boîte blanche, semblable à une toile vierge, l'affolement du personnage se traduit par la projection incessante de vidéos et de successions d'images, ou encore d'ombres ondulantes de femmes. Le décor, quant à lui simple et épuré – deux chaises, une grande, une petite, pour symboliser l'absence des deux êtres manquants –, vient contraster avec ce chaos intérieur. Le rythme n'en reste pas moins effréné et haletant. C'est un torrent de mots, de mirages, bouts de pensées ou bouts de vies qui défilent devant nous.
Malgré quelques longueurs, on se laisse tout de même porter par la poésie écorchée du texte de Melquiot, très justement interprété par Robert Bouvier. La création vidéo de Janice Siegrist, volontairement saturée, y fait intelligemment écho.

OFF BUFFLE !

DE ET AVEC PIERRE DODET, XAVIER MACHAULT, ROBERTO NEGRO
5 > 25 JUILLET À 21H25 — **LA CONDITION DES SOIES**

LES ANGES DÉCHUS
— par Sébastien Descours —

Dès l'interpellation sur le trottoir par un homme poilu en slip blanc, chauve, il apparaît que « Buffle ! » ne sera pas un moment anodin.
Trois beaux gosses, affirmatifs et incertains comme le sont si souvent les post-ados de ces temps de mutation, nous déversent leurs humours alternatifs et leurs spleens écossais, en en oubliant parfois les maux descriptifs de leurs états sentimentaux.
Des bonnes idées, du rire, une énergie souvent déjantée ne pallient pas toujours une direction scénographique titubante : le spectateur pourtant séduit est parfois perdu par les alternances de franches rigolades avec des mots dignes de l'obscurité de Lautréamont.
Côté passif, une sonorisation trop forte non seulement ne sert pas les voix mais peut même les dissimuler. Dommage, les timbres sont chauds, virils et intéressants, souvent plus proches d'un gospel contemporain. Point besoin de béquilles technologiques que diable en ces cas-là ! Ce patchwork intègre aussi quelques moments de vraie grâce, comme la saynète de « l'homme sur le quai » : une poésie lumineuse sur le lien entre la solitude de celui qui reste et l'égoïsme de ceux qui partent.
On retrouvera ainsi l'esprit de « La Solitude », de Ferré, disséminé dans plusieurs trouvailles surgissant au détour d'un couplet sur le nomade ou sur le politique.
Au global, ces trois anges finiront en slip, la tête arrosée sur une reprise de Tom Waits ; on sent bien que cet abreuvement ne sera que de peu d'utilité pour recouvrir une calvitie naissante et rigolote, mais que grâce à lui les idées pourront continuer à fleurir dans ce cerveau collectif tourmenté mais parfois si joli.
Comme Giacometti le prôna toute son existence, « Émondez, taillez, enlevez, la réponse est dans le moins ».

GROS SABOTS
— par La Jaseuse —

Un ange passe, en slip blanc. Il traîne péniblement les casseroles de l'humanité sur le pavé d'Avignon. Il vient nous dire son ras-le-bol de nos conneries de simples créatures terrestres, porte-parole des anges déchus ou en passe de l'être. Démarrage fracassant avec ce personnage poilu et désopilant, le public est harponné, acquis avant même de s'installer. Mais qu'est-ce que « Buffle ! » ? Le trio entre en scène dans un boucan d'enfer, on assiste à un bordel clownesque excellemment chorégraphié, parfaitement absurde. C'est l'histoire d'un spectacle qui ne commence pas. Quelle belle proposition. Pour ne pas rater votre entrée, ratez-la en beauté.
Mais qu'est-ce que « Buffle ! » ? Après avoir vaillamment démontré sa maîtrise du drôle, le trio de chanteurs-musiciens-comédiens décapite brutalement le rythme imposé jusque-là pour couler dans la forme plus conventionnelle du concert poétique de ses compositions. L'assistance est déroutée. Pourtant, conventionnels, ils ne le sont pas. La réunion de ces trois artistes donne lieu à une expérience musicale surprenante, souvent dissonante, pas toujours accessible. Le spectacle a finalement commencé, ou bien s'agit-il encore d'une digression comique et cynique ? Avec « Buffle ! », nous ne savons pas sur quel pied danser : à la fois conteurs et acteurs de leur performance, les trois comédiens brouillent les pistes et nous perdent en route. Les textes léchés de Xavier Machault accompagnés du piano diabolique de Roberto Negro sont entrecoupés d'intermèdes déjantés sans grand rapport avec la choucroute.
« Buffle ! », c'est un cabaret polymorphe et piqué d'humour noir. « Buffle ! », c'est une formation étonnante, des artistes complets, généreux et sincères. « Buffle ! » aime tremper ses gros sabots partout où ça lui chante, au risque de nous perdre en chemin.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Anne Bourgeois —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

« J'aimerais que tu me regardes lorsque je te parle, se plaint l'acteur à son partenaire.
– Mais je te regarde ! se défend son camarade.
– Non, je n'ai pas ton œil.
– Mais si, voyons, où veux-tu que je regarde ?
– Justement, c'est toute la question. Peux-tu me dire sur quoi se pose ta pupille lorsque je t'adresse ma réplique ?…
– Eh bien, il est probable que je t'écoute sans te regarder ?
– Faux. Tu regardes quelque part…
– Qu'est-ce que tu insinues ?
– J'ose te dire que tu regardes devant. Devant toi. Devant nous. Tu cherches une complicité de ce côté-là…
– Quoi ?!!! Mais tu m'insultes ! Retire immédiatement ce que tu viens de dire !
– Absolument pas : je t'accuse de casser le quatrième mur…
– Écoute, ça fait quarante ans que je fais ce métier, et je n'ai jamais cassé le quatrième mur. Si. Quand j'ai joué Brecht, évidemment. À moins que tu considères Brecht comme un auteur de boulevard ?
– C'est quoi le problème ? Je ne te suffis pas en tant que partenaire, c'est ça ? Tu as besoin d'aller chercher ton inspiration de l'autre côté du mur ? Tu n'as pas le droit de parler aux spectateurs ! C'est à mon personnage que tu dois parler !…
– Mais… puisque nous n'existons pas ! Un personnage, ça n'existe pas ! Si ? »

DR

Et la voix désespérée de l'acteur se perd dans les rideaux du théâtre, renvoyant vers les cintres son drame existentiel :
« Mais puisqu'il y a des gens qui regardent, je ne peux pas faire comme s'il n'y en avait pas ? »

Anne Bourgeois est metteur en scène. Dans le OFF cette année : « Entretiens d'embauche et autres demandes excessives » (Petit Louvre), « Les Cavaliers », d'après Joseph Kessel (théâtre Actuel), « La femme de l'hôtel Michel-Ange » (Chêne Noir).

Demain la réponse de Yann Collette.

LE FAUX CHIFFRE

zéro

C'est le nombre de metteurs en scène esquimaux programmés au festival cette année.

HUMEUR

« LA TABLE EST AU NOM DE PHILIPPE. GIRARD PHILIPPE.

— @AuCaféFrançais —

I/O MICRO

@SEVERINSENCHAN —
Standing ovation pour cette dernière de Wycinka Holzfällen à la FabricA. Littéralement scotché pendant près de 5h. Fascinant
#FDA15 #IOmicro

@LAJASEUSE —
L'équipe déjantée des @PuddingDong secoue le #OFF15 ! De l'impro pure en totale connivence avec le public : tlj à 20h15 aux Amphoux
#iomicro

@SONIABOSJUCQUIN —
La version numérique de @IoGazette se lit aussi dans le métro parisien et favorise les rencontres culturelles
#iomicro

@PETERNICOLE1 —
Standing ovation ce soir pour Richard III. Public conquis par Lars Eidinger, les comédiens de la Schaubühne, Ostermeier @IoGazette #iomicro

@ADELINEPICAULT —
En 2015, pas de festival d'avignon, un festival d'avignIO, attention à ta prononciation, IO te regarde.
@IoGazette #iomicro

@PHILIPPENOISETT —
Ce papier de Brigitte Salino…

—
Twittez : #iomicro
@iogazette

LETTRE À…

— Par Stéphane Guérin —

… SYLVIE V.

Je ne sais pas quoi faire.
Te dire ce que j'ai sur le cœur ou bien te parler de la plénitude.
La plénitude, toi et moi, nous ne savons pas ce que c'est. On pourrait même dire que toi et moi pensons que ça n'existe pas. Ou alors dans nos illusions, nos rêves enfouis, nos nostalgies atomisées.
La plénitude, ce serait peut-être tout d'abord de se poser la question de savoir si ce que l'on fait nous élève ou nous cloue, et le cas échéant, si cela nous détermine.
Pardon de t'écrire tout cela. Mais entre nous, c'est vrai ce qu'on raconte ? Tu vas jouer à la rentrée de septembre dans un grand et beau théâtre parisien ? Par amour ou par pitié, ne fais pas ça. Pourquoi pas « Music-hall » de Lagarce. Pourquoi pas.
Est-ce que tu te rends compte un peu du mal que tu me fais ? Pas toi. Tu ne vas pas aller fricoter de ce côté-là. C'est un peu comme si Mireille Mathieu s'annonçait au théâtre de l'Odéon dans une mise en scène de Luc Bondy.
Toi qui as toujours eu cette âme slave, toi qui parlais de Proust et en lisais des extraits au micro de Michel Polac, toi qui as incarné cet ange noir et glaçant au côté de Piccoli sous la direction du grand et mystique Brisseau. Souviens-toi Sylvie.
Tu as fait rêver des millions de filles et de garçons dans les années yé-yé. À l'époque, je n'étais pas de ce monde. Et pourtant, bien des années plus tard, j'ai fait ta connaissance au cours d'une émission de télévision. Tu sais, ces shows à la Carpentier qui m'ont tant fait voyager et qui aujourd'hui, rétrospectivement, ont tendance à me faire vomir. Cette France-là, ma chère Sylvie, c'est bien fini. Aujourd'hui, il n'y a plus de numéro 1. Il n'y a plus d'amour au diapason. Il n'y a même plus 2'35 de bonheur. Et plus personne ne veut être la plus belle pour aller danser. Il reste malgré tout (hélas) un Nicolas.
Voilà, chère Sylvie, on m'a demandé d'écrire une lettre à une actrice morte ou vivante. Ça ne fera pas pleurer la blonde, mais je ne sais de quel côté désormais te situer.

Stéphane Guérin a signé pour Micheline Presle, Claire Nadeau, Sylvie Joly, Marianne Basler et d'autres des œuvres noires et drôles. C'est Jean-Paul Muel qui met en scène « Les Grandes Filles » sur la scène du théâtre Montparnasse, à Paris, en mars 2015. Il est lauréat du prix Théâtre 2012 de la Fondation Barrière pour sa pièce « Kalashnikov ». « Vous qui aimez Rita Pavone » a reçu l'aide à la création du CNT en 2015.

En partenariat avec le CNT

— LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS —
vendredi 10 juillet 2015

TRIBUNE
LA COUR D'HONNEUR, THE PLACE TO BE… OR NOT

— Par Philippe Chevilley —

Avec une quarantaine de spectacles programmés dans le IN et près de 1 400 dans le OFF, Avignon s'est en théorie affranchi depuis longtemps de son lieu de représentation symbolique : la Cour d'honneur. Du « Mahabharata » de Peter Brook donné à la carrière de Boulbon en 1985 au « Henry VI » de Thomas Jolly à la FabricA en 2014, l'histoire du festival s'est souvent écrite en dehors du palais des Papes et même au-delà des remparts de la cité.
Mais rien n'y fait, à chaque édition, qu'on le veuille ou non, c'est encore et toujours la Cour qui donne le la. Au menu de cette année, deux grandes créations : côté théâtre « Le Roi Lear », de Shakespeare, mis en scène par le directeur du festival himself, Olivier Py ; et côté danse, « Retour à Berratham », d'Angelin Preljocaj (sur un texte de Laurent Mauvignier). On a vu ce que la première avait déchaîné comme réactions passionnées et polémiques. On verra ce que nous réserve la seconde…
Cette attraction/obsession renvoie aux origines du festival. Dans les premières années, il se résumait à trois spectacles de Jean Vilar, dont le plus important était présenté dans la Cour. Les Avignonnais ne sont pas près de l'oublier. Pour le public local, un spectacle raté dans la Cour d'honneur, à l'ouverture, est considéré comme une offense – « Rendez-nous Gérard Philipe ! » clament les plus anciens.
Qui dit festival international dit présence de médias étrangers. Si les journalistes français restent plusieurs jours, la presse internationale s'invite pour l'essentiel au tout début et ne manquerait sous aucun prétexte le rendez-vous au palais…

« **Comment donc « habiter » la Cour sans décevoir ? Un vrai casse-tête…**

Enfin, l'attachement à la Cour tient tout simplement à la magie du lieu, du rite. Magie du spectacle en plein air, de l'attente nerveuse, puis du spectacle qui se déploie entre les hauts murs de pierre traversés par tant de beaux fantômes. Pour les spectacles au long cours, quoi de plus beau que de vivre le lever du soleil : pierre teintée d'or, oiseaux tournoyant dans le ciel bleu timide ?
Comment donc « habiter » la Cour sans décevoir ? Un vrai casse-tête… Il y a la manière classique. On se souvient d'un brillant « Scapin » de Jean-Pierre Vincent (1990), d'un poignant « Don Juan » de Jacques Lassalle (1993). Mais à trop cultiver la veine « patrimoniale », on risque de tomber dans la facilité, voire l'académisme.
On peut se payer d'audace et jouer, sinon contre la Cour, du moins contre ses conventions. C'est le pari que fit souvent le couple Vincent Baudriller-Hortense Archambault de 2003 à 2013 – avec les spectacles de Jan Fabre et Christoph Marthaler notamment. Un pari qui peut se révéler périlleux si les artistes iconoclastes ne sont pas au meilleur de leur forme…
La meilleure solution, en définitive, c'est de voir grand. Sans calcul. Sans posture. « Le Soulier de satin » de Vitez (1987), le « Hamlet » de Chéreau (1988), « Le Sacre » de Pina Bausch (1995), plus récemment la trilogie de Wajdi Mouawad (2009) ou « Le Maître et Marguerite » de Simon McBurney (2012) ont fait quasiment l'unanimité parce qu'ils combinaient le grand geste et la force du propos, le plaisir du théâtre et l'exigence intellectuelle.
En gardant à l'esprit qu'un grand spectacle dans la Cour ne suffit plus à assurer la réussite d'une édition. C'est juste un moyen de bien la commencer. Quitte à donner le la, mieux vaut qu'il soit majeur…

Philippe Chevilley est chef du service culture des « Echos ».

Demain la tribune de Jean-Daniel Magnin.

LE DESSIN

GERMAINE ET LES GARÇONS
— par Paul Martin —

www.ventscontraires.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

L'ŒIL

LES DESSOUS CHOCS
— par Frédéric Boucaumont —

J'ai remarqué qu'on voyait souvent la culotte des comédiennes. À chaque fois, ça me fait penser. À mon métier, la pub. Au « plan culotte », comme on l'appelle dans le jargon. Dans la publicité, c'est un graal, un secret de polichinelle : réussir à insérer dans un film pour n'importe quel produit l'image subliminale d'une petite culotte en augmente de manière incroyable la mémorisation et la notoriété, les tests le prouvent. Exemple, cette fille qui s'en va sur son vélo avec de l'huile dans son panier (celui qui est fixé sur son porte-bagages) : un opportun coup de mistral soulève sa jupe et dévoile la blancheur de son slip… Vous avez trouvé ? Inutile de citer la marque de cette huile, pas vrai ? Vous allez me dire que je suis complètement obsédé et je m'en excuse, mais je ne suis pas le seul, vous aussi, les tests le prouvent je vous dis, les femmes comme les hommes. Pourtant, lorsque je suis acculé à déclarer mon activité professionnelle, je sais par avance que je vais avoir droit à une moue de condamnation morale. Si par malheur la conversation continue sur le même thème, elle aboutit immanquablement au sujet de l'exploitation des filles à moitié dénudées. Et la défense qui consiste à avancer que l'érotisme porte toutes les promesses ne me vaut aucun pardon, c'est encore pire. Dans le monde responsable et de mauvaise foi de mes interlocuteurs, Cerise de Groupama devrait être un boudin et George Clooney s'exciter les nerfs avec des grands-mères de son âge. Sauf ici à Avignon, où je sais une plus grande tolérance, une comédienne en nuisette qui s'assoit face au public ou qui s'écroule sur scène sous le coup d'une terrible nouvelle est un attendu. Pour la simple et très bonne raison que les techniques de mise en scène sont une lutte contre l'ennui, une ode au joli temps passé, à la vie. Le théâtre est sexy, merci à lui.

ALOMEA
Agence de LOcation Meublée En Avignon
RÉSIDENCE ÉTUDIANTE SAINTE MARTHE
HOMOLOGUE CAF
APPARTEMENTS À LOUER À PARTIR DE 388€
WWW.ALOMEA.FR

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Editeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon

Mail : contact@iogazette.fr

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr

Ont contribué à ce numéro
Frère Charles, Olivier Lecomte, Pénélope Patrix, La Jaseuse, Célia Sadai (La Plume Francophone), Audrey Natalizi, Bernard Serf, Sébastien Descours, Christophe Candoni , Orlane, Anne Bourgeois, Stéphane Guérin, Philippe Chevilley, Paul Martin, Frédéric Boucaumont.

Photo de couverture
© Charles Lopez
http://charleslopez.blogspot.fr

N°6 / 10 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépot légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille

PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÎTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF…

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

io

VOS MICROCRITIQUES ET HUMEURS EN 140 CARACTÈRES

#IOMICRO